

aaa PRODUCTION & FRENCH KISS PRODUCTION PRÉSENTENT

ПҮҮҮАМІДЕМ

UN FILM DE DAMIEN FAURE AVEC DAVID D'INGÉO



Et si vous aviez le pouvoir de réenclencher le monde

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JULIEN MATA MONTAGE ESTHER FREY / DAMIEN FAURE ETALONNAGE GRAZIELA ZANONI
MUSIQUE XAVIER ROUX MONTAGE SON CHARLES AUTRAN MIXAGE SAMUEL DELORME ASSISTANTE REPÉRAGES LOUISE FAURE
PRODUIT PAR ALICE BALDO / MARY BALDO / MATTHIEU LAMOTTE
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR DAMIEN FAURE

© 2024 aaa production / French Kiss production

CNC

PROCIREP

OCÉANIE

INSTITUT FRANÇAIS

INSTITUT FRANÇAIS

LE ST ANDRÉ ARTS

LE ST ANDRÉ ARTS

aaa production / French Kiss production

présentent

PYRAMIDEN

UN FILM DE DAMIEN FAURE

2024 - 2.35 - 5.1 - 1h15 min - FRANCE

AU CINEMA LE 1er JANVIER 2025

DISTRIBUTION / RELATION PRESSE

Les films Saint André des Arts / aaa

Matthieu Lamotte

31 rue de Vincennes 93100 Montreuil


studio@aaaproduction.fr

01 43 62 15 60



SYNOPSIS

Harald vit seul dans un monde perdu, il n'y a plus rien à chasser et ses réserves de nourriture commencent à pourrir. Il doit quitter sa cabane afin de chercher les restes d'une humanité disparue. Il découvre alors une curieuse ville fantôme dans laquelle il s'installe, et décide de la remettre en marche. Mais d'étranges phénomènes vont bouleverser cette nouvelle vie.

A person wearing a metallic, cylindrical helmet and a plaid shirt is shown in profile, holding a rifle. The background is a wooden wall with warm, out-of-focus bokeh lights, suggesting a festive or indoor setting.

Lien bande annonce
<https://vimeo.com/767602350>



ENTRETIEN AVEC DAMIEN FAURE

Pourquoi avoir choisi un lieu extrême pour votre premier long métrage de fiction ?

À l'origine, je voulais faire un documentaire au Svalbard, un archipel de la mer de Norvège en Arctique, non loin du Pôle Nord. Sur l'île principale se trouve une curieuse forme en béton qui s'enfonce dans la roche glacée. Il s'agit du « Seed Vault » ou « Refuge des semences ». Ce bâtiment est un immense bunker construit dans la montagne. Cet espace de stockage sert à conserver les graines du monde entier en cas de catastrophe climatique ou nucléaire. Lors des repérages sur place, quelqu'un m'a conseillé de me rendre dans un autre lieu étonnant. À quelques kilomètres plus au nord, j'ai ainsi découvert une étrange cité fantôme que l'on nomme : Pyramiden.

Son nom lui vient d'une montagne en forme de pyramide au pied de laquelle elle fut fondée par les Suédois en 1910. En 1926, les Soviétiques ont racheté la ville pour y créer la compagnie minière Arktikougol afin d'en extraire du charbon. Ici, au Svalbard, nous sommes en territoire norvégien autonome et démilitarisé, ce qui permet à n'importe quel pays d'exploiter librement les ressources locales, ce que fit longuement l'URSS en établissant et en administrant sa colonie russe dans l'archipel. En 1998, l'exploitation minière est arrêtée et tout le monde abandonne la ville.

En parcourant les rues et les bâtiments d'une architecture soviétique,

il me semblait que les habitants étaient partis la veille sans rien emporter. Dans le palais de la culture, des photos montraient les dernières rencontres sportives et les spectacles scolaires comme s'ils dataient de la veille. Les livres étaient encore sur les rayons de la bibliothèque, les jouets sur le parquet de la crèche, certains vêtements étaient encore accrochés sur des cintres. Dans la cabine de projection de la grande salle de cinéma traînaient de vieilles bobines de films 35mm. Par miracle, un des projecteurs marchait encore, laissant visionner certaines de ces bobines, qui m'ont révélé la vie quotidienne de la cité, tournées par les habitants eux-mêmes. Le contraste était saisissant avec la solitude des bâtiments face à un glacier géant au milieu d'un paysage sans aucune végétation.

Je suis immédiatement tombé sous le charme de cet endroit car devant moi j'avais à ma disposition un décor fabuleux pour un film de science-fiction.

Mais au départ vous vouliez faire un documentaire ?

Oui à la base j'avais l'idée de travailler sur les gardiens du « Refuge des graines » que je voulais mettre en relation avec ceux de Pyramiden. J'ai donc écrit un dossier pour un film documentaire. Nous étions en 2019 et pendant plus d'un an, mes trois co-producteurs, Matthieu Lamotte (aaa production) et Alice et Mary Baldo (French Kiss production)

ont réussi à rassembler un budget de 100 000 euros. Budget assez faible mais qui permettait quand même de produire le film. Mais alors que tout était prêt pour le tournage, la crise sanitaire du Covid a stoppé le projet. Et lorsque en 2021 les frontières ont commencé à s'ouvrir, nous avons recontacté les personnes que je devais filmer mais tout le monde avait déserté les lieux depuis longtemps et n'avait aucune intention de revenir sur place. J'avais donc perdu les personnages de mon documentaire. Paradoxalement, nous avions l'argent mais plus la possibilité de réaliser le documentaire que j'avais écrit.

J'ai alors proposé à mes producteurs d'écrire cette fois-ci un projet de fiction tout en gardant en tête la contrainte d'un faible budget.

Réaliser un long-métrage de Science-Fiction en Arctique avec un budget minuscule n'était-il pas un pari un peu fou ?

Si bien sûr, c'était un sacré défi, mais surtout il fallait avoir quelque chose à dire. Pour mettre en images mon scénario, j'avais le privilège et la chance d'avoir à ma disposition le décor fantastique d'une ville abandonnée. Visuellement, ce lieu est d'une beauté plastique extraordinaire et porteur d'une réflexion sur le devenir de notre monde.

Avec ces crises climatique, sanitaire et géopolitique, beaucoup de certitudes se sont effondrées. En tant que cinéaste, j'avais envie d'apporter un regard singulier sur cette situation préoccupante.

Depuis longtemps, je m'intéresse aux mythes fondateurs des diverses civilisations de notre planète. Toute société dans son histoire a créé sa propre cosmogonie. C'est une façon de se rassurer pour penser le futur. Avec ce film, j'avais envie d'inventer avec ironie une cosmogonie du monde d'après, avec comme contrainte de mettre en scène un seul personnage face à cette ville fantôme qui représente l'empreinte d'une humanité agonisante. L'idée était de ne surtout pas s'ancrer dans le réel mais de dévier vers la science-fiction.

Avec comme question fondamentale : et si par malchance je devenais le dernier des êtres vivants ? Dans ma narration, il n'y a pas de héros, il y a un personnage qui essaie de réenclencher et de réenchâter le monde en lui donnant un peu de poésie. Il se raccroche alors à des objets, à des architectures, à des images fixes ou animées, aux restes d'une humanité perdue. Il s'agit de passer de la survie à la vie jusqu'à

la folie. Car comment réagir face à une absence d'interactions, de concurrence, d'échanges, de paroles, de verbes, de rapports amoureux ? Ne plus avoir le regard de l'autre sur soi, où cette situation pousse à une totale désinhibition.

Le réel devient alors grotesque, absurde, voire burlesque.

Votre film est aussi un pamphlet sur notre façon de consommer le monde ?

Puisque le personnage d'Harald décide de réenclencher cette ville fantôme, il est obligé de trouver de l'énergie pour que son corps puisse trouver la force de survivre, donc il a besoin de nourriture. Ensuite il doit trouver un moyen de redonner de la lumière à la cité.

Une fois que tout est en place, il peut se permettre d'avoir accès à des loisirs, à la culture.

Tout cela pousse ensuite à utiliser cette énergie qui n'est malheureusement pas infinie. Lorsque tout est consommé, Harald doit trouver d'autres solutions pour réenclencher le monde.

Vous ponctuez votre film d'images d'archives, les aviez-vous intégrées dans votre scénario initial ?

À l'époque soviétique, Pyramiden était considéré comme un lieu idyllique, ce n'était pas un goulag. Les personnes qui étaient envoyées là-bas avaient la chance d'y avoir un travail et de participer au programme d'une ville utopique telle que l'entendaient les autorités. Il y avait donc une réelle volonté de divertir la population par la culture et notamment le cinéma. C'est pour cela que Pyramiden renferme une cinémathèque impressionnante où sont encore stockées des centaines de bobines de films dont on ne sait pas intégralement ce qu'elles contiennent. En tout cas j'ai eu accès à certaines de ces bobines qui m'ont permis de découvrir le quotidien des anciens habitants. Dans mon scénario initial, ces images arrivaient assez tard dans ma narration. Et c'est la monteuse, Esther Frey, qui a développé l'idée que ces archives pourraient ponctuer toute la structure du film. Avec cette matière filmique, on essayait de créer des liens visuels et sémantiques avec certaines séquences qui n'avaient pas été écrites et

tournées en fonction de ces images.

C'est ce que j'aime dans le cinéma, c'est que d'un scénario initial, tout peut se métamorphoser au tournage et au montage.

Il n'y a pratiquement aucune parole dans votre film, c'était un choix assumé dans votre scénario ?

Oui complètement car tout d'abord, pour des questions de budget, je ne voulais mettre en scène qu'un seul personnage. Mais ce qui m'intéresse aussi dans le cinéma, c'est de trouver comment on peut raconter une histoire sans passer par des dialogues ou par un narrateur. Un film n'est pas de la littérature et est différent du théâtre car c'est avant tout de l'image et du son. Comment par le dispositif d'un cadre peut-on faire évoluer émotionnellement un personnage dans un espace particulier ? Dans un espace que l'on sculpte et auquel on donne du sens par le travail sur la lumière et par des petites touches de sonorités.

Tout cela s'est donc construit avec le corps de David d'Ingéo, par les petits détails de ses gestes et par les subtilités de son regard.

Par le travail de Julien Mata sur sa capacité à inventer de la lumière avec très peu de matériel à sa disposition. Cette lumière qui a été transcendée par le fabuleux travail d'étalonnage de Graziela Zaroni.

Chaque sonorité apporte aussi du sens en cas d'absence de paroles grâce à la mise en place du montage sonore apporté par Charles Autron et à l'intelligence du mixage de Samuel Delorme fait en seulement trois jours alors qu'il faut trois semaines pour mixer un long-métrage. Et puis sans oublier Xavier Roux, le musicien avec lequel je travaille depuis vingt ans, qui réussit, chaque fois, à apporter une nouvelle dimension à l'aspect visuel de mes films.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Mes producteurs m'ont accordé 20 jours de tournage. À défaut d'une équipe d'une vingtaine de personnes, nous avons décidé que je serais simplement accompagné de David d'Ingéo, comédien, et Julien Mata, directeur de la photo. Chacun de nous trois a dû alors s'acquitter de plusieurs postes techniques. David devait gérer ses propres costumes

et assurer la continuité des raccords des plans. Julien, véritable homme-orchestre, s'occupait du cadre, de la lumière, de la régie, et de la mise en place des accessoires ou effets spéciaux. Quant à moi, en plus de la direction de mon comédien et de la mise en scène, je devais m'occuper du son.

Le tournage fut épique, rempli d'accidents bénéfiques qui ont nourri la mise en scène. Comme l'apparition furtive de rennes qui ont traversé le cadre lors de certaines prises. Prises qui ont donc été gardées au montage final car ces animaux sont parfois apparus dans un timing parfait pour le rythme et l'onirisme de la scène.

Beaucoup de séquences ont été réinventées sur place, car chaque fois que je trouvais un endroit surprenant de la ville, je réécrivais une scène le soir en fonction de cette découverte.

Comme dans cette salle de classe où trônait, sur le mur principal, une grande fresque peinte d'un conte pour enfant. Cette peinture murale, composée de plusieurs personnages, est devenue le décor d'une scène importante du film. Cette scène, où Harald, en engageant une violente conversation improvisée avec ces figures dessinées, révèle les prémices d'une folie annoncée.

Signalons aussi que le bilan carbone de notre tournage était plus que positif puisque du fait du peu de matériel apporté sur place et d'une équipe très réduite, nous avons pu avoir l'autorisation du gouverneur de tourner au Svalbard alors qu'un an plus tôt Tom Cruise s'était vu refuser le tournage d'une séquence de son dernier Mission Impossible car jugée trop polluante !

Quel a été le choix du comédien David d'Ingéo ?

J'ai découvert le travail de David, pour le film « Avant l'aurore » de Nathan Nicholovitch présenté à l'ACID Cannes en 2015. J'ai été fasciné par son jeu et par la façon dont il s'est investi viscéralement dans son personnage. De plus, le film de Nathan se déroule au Cambodge et le tournage a aussi été une vraie aventure comme je les aime au cinéma. David avait donc cette expérience de tournage extrême. La première fois que l'on s'est rencontrés, je n'avais pas de scénario très précis mais j'avais ce corps et ce visage singulier comme postulat de départ. Je lui ai simplement dit que l'on irait tourner en Arctique dans

une ville fantôme. Lorsque nous nous sommes quittés, il m'a rappelé quelques heures plus tard en me disant que le projet était vraiment fascinant mais qu'il ne se sentait pas prêt pour ce tournage car il avait une phobie du froid. Lorsqu'il m'a dit cela, j'ai tout de suite compris que j'avais trouvé le personnage de mon film. Sous ce physique sec d'aventurier se cachait une faille qui m'intéressait. Et après plusieurs autres rencontres, il a accepté le défi.

Il est vrai que quand on voit le résultat, on ne s'imagine pas que vous n'étiez que trois sur le tournage. C'est assez remarquable pour un film « fauché » ?

Ce genre de film « fauché » ne peut se faire que si l'on est en accord avec l'envie de développer une œuvre faite main, poétique, fragile mais remplie d'âme et de promesse : une œuvre « bricolée » qui se fait sur un mode de fabrication autre que le diktat du scénario formaté et immuable. Il faut savoir qu'il y a un savoir-faire et un vrai choix artistique à vouloir maintenir cette liberté d'expérimentation en assumant les contraintes budgétaires, un temps de tournage plus court, et en respectant les droits des techniciens.

Cela induit un état d'esprit très particulier, une grande expérience de travailler en équipes légères et la nécessité d'une même ligne de

pensée entre producteurs et cinéastes.

Il s'agit aussi d'inventer de nouvelles méthodes de diffusion ou de trouver des solutions pour que les distributeurs et les exploitants s'intéressent à ces œuvres.

Faire donc un cinéma « bricolé » comme *Pyramiden*, n'est ni péjoratif, ni une fatalité, sa seule survie est de continuer à se disséminer entre les interstices du grand écran car, contrairement à ce que l'on peut croire, le spectateur est capable et a besoin de trouver ces espaces de création et de poésie. Et ne l'oublions pas, sans diversité, il n'y a plus de démocratie.







BIOGRAPHIE DAMIEN FAURE

Damien Faure expérimente des manières de filmer qui naissent d'une écoute des lieux dans lesquels il promène sa caméra. Les sujets traités dans ses films dialoguent avec sa posture et ses méthodes de cinéaste pour révéler des mondes singuliers.

Il est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Saint-Etienne avec les félicitations du jury.

Il débute sa carrière de réalisateur en travaillant sur une guerre oubliée en Papouasie Occidentale. Il filme le combat des mouvements indépendantistes papous dans les camps militaires clandestins nichés dans la jungle jusqu'au siège des Nations Unies à New York. Trois films documentaires naîtront de cette expérience et seront primés dans plusieurs festivals à travers le monde. WEST PAPUA et SAMPARI diffusés sur France Télévision et LA COLONISATION OUBLIEE diffusé sur ARTE.

Entre 2011 et 2016, Il réalise un diptyque constitué des films ESPACES INTERCALAIRES et MILIEU qui nous emmène au cœur du "MA", qui est un terme japonais qui signifie intervalle. Le MA, entre autres, est présent en architecture, dans les relations amoureuses, dans la nature, et dans le rapport que les hommes entretiennent avec les Dieux.

Ce diptyque est sorti au cinéma en novembre 2017.

En 2018, il co-réalise pour Arte Créative une Web série de dix épisodes de 5 min sur l'histoire des Shadoks avec la voix de Benoît Poelvoorde.

LE TOUR D'UN MONDE, son dernier film, sort au cinéma en mars 2022. Un film "mashup" de certaines de ses images qui sont restées hors-champ et qu'il a ressorties pour les assembler différemment afin qu'elles créent une autre vision du monde,

En février 2023, il entre à l'ACID (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion) et devient membre du conseil d'administration. Il est l'un des 14 cinéastes programmeurs pour la sélection des 9 films de l'ACID Cannes 2024.

PYRAMIDEN est son premier long-métrage de fiction.

www.damienfaure-cineaste.fr
dmfaurecineaste@gmail.com

LISTE ARTISTIQUE

Harald : DAVID D'INGÉO

LISTE TECHNIQUE

Réalisation : DAMIEN FAURE

Scénario : DAMIEN FAURE

Image : JULIEN MATA

Montage : ESTHER FREY / DAMIEN FAURE

Musique : XAVIER ROUX

Son : DAMIEN FAURE

Sons additionnels : PALI MEURSAULT / THOMAS TILLY

Montage son : CHARLES AUTRAN

Etalonnage : GRAZIELA ZANONI

Mixage : SAMUEL DELORME

Assistante repérages : LOUISE FAURE

Production : MATTHIEU LAMOTTE (aaa production)

Co-production : ALICE BALDO / MARY BALDO (French Kiss production)

Avec le soutien financier : CNC / PROCIREP

LA REGION OCCITANIE

MONTPELLIER MÉDITERRANÉE MÉTROPOLE

L'INSTITUT FRANÇAIS DE NORVÈGE

Visa : N° 159 568



aaa
production

31 rue de Vincennes 93100 Montreuil
01 43 62 15 60
m.lamotte@aaaproduction.fr
www.aaaproduction.fr

fK
french Kiss
PRODUCTION

4 rue Bazille Ballard 34000 Montpellier
06 83 0244 02
alicebaldo@frenchkissproduction.com
www.frenchkissproduction.com

jeune
cinéma

Films français à Cannes
Cinéma prolétarien allemand
Yusuke Iseya
Documentaires

422

France : 8 €
Étranger : 12 €

par sa façon de jouer honnêtement le jeu du classicisme.

Nous n'en dirons pas autant du film d'Ann Sirot & Raphaël Balboni, *Le Syndrome des amours passées*. Si l'on accepte le ridicule du postulat – un médecin conseille à un couple en mal d'enfant de revoir tous les partenaires sexuels de chacun et de copuler derechef, afin de purger leur psychisme de tout souvenir handicapant, ce qui leur permettra d'enfanter –, on suivra leurs

aventures en se boyautant. Sinon, on assistera, navré, à une série de saynètes éprouvantes, revisitation d'*Un carnet de bal*, avec de vrais morceaux de sexe à l'intérieur. Tous les ex et exes sont contents, la bonne humeur règne, il y a même quelques recherches visuelles – vingt baigneurs nus dans une piscine avec des têtes d'animaux (comme dans *Judex* de Georges Franju). Tout finira bien, dans la niaiserie générale et la maternité comblée.

Acid

Laissez-moi, film franco-suisse de Maxime Rappaz est intrigant. Les insolites déplacements de Jeanne Balibar ne sont, dès l'abord, pas explicités. Est-ce pour assurer le quotidien de son fils handicapé qu'elle va régulièrement chasser les clients solitaires de l'hôtel du barrage voisin ? Mais on ne sait pas si les satisfactions sexuelles qu'elle leur procure sont tarifées. D'autant qu'elle exerce parallèlement un métier haut de gamme. Le seul plaisir, dépourvu d'avant et d'après ? On n'en dira pas plus, afin de ne pas divulguer l'intérêt du spectateur. Le paysage alpin est superbe, les montées en funiculaire au-dessus du lac magnifiques, les tenues immaculées de Balibar classieuses. On aimerait découvrir les deux courts métrages déjà réalisés par l'auteur.

Quant au reste...

Nous nous étions promis d'aborder, comme chaque année, quelques films laissés de côté par les sélections, bien qu'ils aient mérité (et parfois plus que d'autres) d'être pré-

sents sur la Croisette. L'importance de la moisson déjà examinée nous empêche de développer l'expression du plaisir éprouvé devant certains. Il serait dommage qu'ils plongent



dans l'oubli, à l'instar de quelques perles relevées les années précédentes et qui n'ont jamais connu de sortie.⁸ Aussi nous leur consacrerons un article de rattrapage dans le numéro d'été. Pour patienter, voici la liste des *hidden gems* 2023 : *Sous le tapis* (Camille Japy), *La Vie de ma mère* (Julien Carpentier), *Pas de vague* (Teddy Lussi-Modeste), *It's a Good Day to Die* (John Chua), *Rokya* (Saïd Belktribia), *La Vénus d'argent* (Hélène Klotz), *L'Étoile filante* (Dominique Abel & Fiona Gordon), *L'Enfant du paradis* (Salim Kechiouche), *Je ne suis pas un héros* (Rudy Milstein), et les deux plus étonnants : *Du grand feu ne restent que les braises* (Anais Tellenne) et *Pyramiden* (Damien Faure). Cinéma français en crise ? Allons donc.

Lucien Logette

1. Référence par ailleurs inexacte, puisque l'on se souvient que ce n'est pas Polamour (Peter Sellers), mais le commandant Kong Jeanne Balibar, *Laissez-moi* (Maxime Rappaz, 2023)

(Slim Pickens) qui enfourche la bombe en question.

2. La dénomination est neuve. Quinzaine des Réalisateurs sonnait décidément trop genré. Réalisateurs-trices était ridicule. Il fallait un terme épique qui n'exclue personne...

3. Sans tîret, alors que le roman (1924) de Marcel Rouff s'intitule *La Vie et la Passion de Dodin-Bouffant, gourmet*. Sa dernière édition date de 1995 (*Le Serpent à plumes*).

4. Malgré Just Philippot (*La Nuée, Acide*), Lucas Delangle (*Jacky Caillon*), Thomas Salvador (*Thomas n'a pas d'aïlles*).

5. Même si, dans le long prologue, on découvre que, jeune aumônier, il n'a pas résisté à la tentation de la chair, ce qui le rend encore plus sympathique.

6. C'est sa seule présence dans *Jeanne du Barry* qui justifierait de voir le film.

7. En découvrant par hasard *In Two Minds*, réalisé pour la BBC par Ken Loach en 1967, on a pu vérifier que celui-ci en disait plus sur le sujet en une heure de moins...

8. Ainsi, dans le n° 415 bis (mai 2022), nous évoquions parmi les bonnes surprises *Les Clés de Jade* de Paul Santillan & Jane Aslan. Le film sortira le 14 juin, sous le titre de *Fifi*, bien plus porteur assurément.

jeune cinéma



Tien Ân Pham
Cinéma français
Cinéma prolétarien
allemand (III)
Hiroshi Inagaki

424-425

France : 12 €
Étranger : 15 €

CINÉMA FRANÇAIS

lait, il y a quelques mois, *Du grand feu ne restent que les braises*. Il semble qu'un titre un peu moins allusif a été choisi depuis : *L'Homme d'argile*, assurément moins "poétique" mais plus juste, puisqu'il s'agit de l'histoire d'une sculptrice et de son modèle. Ou plus exactement d'un homme qui va servir de modèle alors que rien ne l'y destinait. Le héros est le régisseur d'un manoir vide, une sorte de monstre doux, un peu néandertalien et borgne, qui soigne sa vieille mère et culbute à la demande la postière du village. Lange du bizarre s'invite lorsque la patronne du domaine (Emmanuelle Devos, irréprochable) arrive, le prend comme sujet d'une sculpture, le traite comme un partenaire familial, puis quitte le château, l'œuvre achevée, après lui avoir fait l'amour en cadeau d'adieu. Peu de dialogues, mais la création d'un véritable climat, reposant sur on ne sait

quoi, la façon de regarder vivre les personnages, de faire accepter l'étrangeté majeure de leurs relations, sans jamais insister sur cette étrangeté. Et la tension, constamment soutenue, est d'une puissance rare – ainsi la scène où Raphaël Thiéry (lui-même plasticien, acteur à l'occasion dans *L'Envol* de Pietro Marcello) se recouvre de glaise pour devenir statue, en prélude à une scène d'amour à l'intensité simplement suggérée. Nous sommes loin des codes familiers des produits hexagonaux.

Enfin, pour conclure, *Pyramiden*, de Damien Faure, un film qui sort des sentiers battus et même de tous les sentiers, puisqu'il se passe sur l'île du Spitzberg, dans l'archipel du Svalbard, au nord du Grand Nord – trente îles, et plus d'ours polaires que d'habitants (moins de trois mille). Territoire exotique, qui appartient à



Raphaël Thiéry, *L'Homme d'argile* (Anaïs Tellenne, 2023)

30



la Norvège sans y appartenir vraiment, puisqu'il est hors de l'espace Schengen et que sa neutralité permet, paraît-il, à n'importe quel pays d'en exploiter les ressources. Ce qu'ont fait les Soviétiques, puis les Russes, entre 1926 et 1998, en construisant la ville-modèle de Pyramiden, destinée au millier de mineurs de charbon importés là-haut. C'est elle que le héros, un chasseur solitaire à bout de forces, va découvrir. Extraordinaire spectacle que cette cité-fantôme, typique de l'architecture stalinienne – tout est là, les logements, le gymnase, l'épicerie, l'hôtel pour les dirigeants de passage, la salle de cinéma, les bustes de Lénine -, intacte, comme abandonnée dans l'urgence. Tout est en état de fonctionner : le chasseur s'installe, mange, boit, dort à l'hôtel, se projette les films stockés dans la cabine de projection, pour la plupart des documentaires tournés dans la cité sur ses habitants, entre sa fondation et son abandon – sarabande de figurants fantomatiques qui évo-

Pyramiden (Damien Faure, 2023)

quent les prisonniers du temps en boucle de *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casares. Mais le confort ne suffit pas, on se lasse d'être l'ultime survivant. Le chasseur finit par s'ennuyer, se voit réduit à s'inventer des doubles, avant de retourner dans sa cabane d'origine. Nul besoin de dialogue, évidemment, et la simple exploration de ce décor fantastique pourrait suffire à tenir la distance de ces 75 minutes. Mais Damien Faure, auteur de plusieurs documentaires que nous ne connaissons pas, déploie ici un sens de l'action minuscule et du montage astucieux qui prouve que l'on peut retenir l'attention avec presque rien. Et parmi ces quelques titres négligés par les sélectionneurs, c'est celui qui nous a le plus séduit. On ne peut que le remercier de nous avoir fait découvrir ce Machu Picchu du septentrion et lui souhaiter de trouver rapidement les spectateurs auxquels il a droit.

Lucien Logette

CINÉMA FRANÇAIS

31

